

La lettre entre expression et communication

Mireille Bossis

Volume 10, Number 1, Fall 1999

Écritures et confessions

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/801106ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/801106ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (print)

1920-2954 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bossis, M. (1999). La lettre entre expression et communication. *Horizons philosophiques*, 10(1), 37–46. <https://doi.org/10.7202/801106ar>

LA LETTRE ENTRE EXPRESSION ET COMMUNICATION

Pour nos contemporains, la lettre écrite ou reçue est un objet ordinaire qui relève de l'évidence bien que doté d'une charge affective forte; on est toujours, plus ou moins consciemment, en attente d'une lettre, la parfois mythique lettre d'amour; et pourtant, dit-on partout, elle appartiendrait à une espèce en voie de disparition; l'enveloppe à ouvrir, l'écriture inconnue, céderaient la place à l'écran où s'inscrivent des caractères standardisés sous l'appellation courrier électronique qui, lui, proliférerait. Et chacun de parler de façon très convaincue de l'écriture épistolaire non sans une certaine nostalgie, de ces paquets de lettres qui se doivent d'être jaunies et attachées d'une faveur... peut-être entrevus ou rêvés dans quelques greniers merveilleux de l'enfance : lettres d'amour, lettres familiales, traces d'un passé révolu dont parfois la compréhension reste problématique, de vies qui se sont échappées, nous laissant devant des débris qui ne nous permettent pas toujours de les reconstituer. Je pense en particulier à l'opération lancée à la radio avec succès pour rassembler des lettres de la guerre de 14-18 et réunies sous le titre *Paroles de Poilus*¹. Que faisons-nous de ces paroles qui sont livrées brutes sans cadre de contextualisation ni d'explication historique ou si peu...? Tout le monde n'a pas eu un grand-père ou grand-oncle sur le front à cette époque... et encore que reste-t-il de la mémoire familiale? On peut légitimement s'interroger sur la façon dont sont entendues ces lettres par les jeunes générations; tout porte à croire qu'elles se trouvent réduites, au mieux, à l'état de fétiches. Ce type d'anthologie se veut une pépinière de «belles» lettres que l'après coup fait paraître dramatiques, cette dimension étant acquise a posteriori dans le cadre historique d'événements sanglants et meurtriers et du fait de la sélection effectuée par l'éditeur. Parlerai-je de la difficulté rencontrée devant un corpus de lettres de ruraux du XIX^e siècle pour rendre la vie à leurs paroles²? Ursin et Ernestine ont exigé beaucoup de recherches pour que l'on puisse entendre à nouveau leur respiration et comprendre leur roman.

Il convient de souligner que la lettre, document tout à fait spécifique et banal à la fois, ne sait où se placer dans le champ de la réflexion et de la recherche; utilisée par les historiens pour ses éléments informatifs et parmi

1. *Paroles de Poilus*, Paris : Librio, 1998.

2. Mireille Bossis, *Ursin et Ernestine : la parole des muets de l'histoire*, Paris : Desclée de Brouwer, 1998.

d'autres sources, elle n'entre pas dans le domaine de la littérature parce qu'elle est instrument et non pas projet d'écriture, sauf à titre tout à fait exceptionnel et annexe.

La lettre nous arrive du fond des siècles, chargée du poids d'une mémoire culturelle et affective faite de représentations plus ou moins conscientes, de traditions à peine oubliées, de codes de civilités constamment remaniés. C'est ainsi que s'est constitué un Imaginaire de la lettre qui tendrait à occulter le réel authentique du geste épistolaire et que nous avons totalement intégré. C'est un lourd héritage à assumer, dont on voudrait bien s'affranchir en le reléguant au rang d'accessoire de la fiction romanesque par exemple. Et pourtant la lettre n'est pas devenue une langue morte; elle est toujours parole vive à communiquer pour rejoindre l'autre. Plus la solitude et l'incommunicabilité augmentent, plus le désir profond d'expression rencontre la lettre sur sa route. Mais une ambivalence extrême, faite de tabous divers, entoure la lettre aujourd'hui et brouille son image, c'est ce qui rend son abord si difficile si on ne sait pas l'analyser pour s'en dégager.

La lettre fait partie des Écritures du Moi, suivant l'expression de G. Gusdorf³, avec le journal intime et l'autobiographie. Ces Écritures du Moi témoignent de l'individu et de son évolution par l'expression; elles sont des documents de type anthropologiques. Les littéraires s'en sont emparés et s'attachent aux particularités de l'individu et à ses états d'âme, en considérant ces écrits avec les mêmes critères de lecture que ceux appliqués aux œuvres littéraires, c'est-à-dire dans leur autonomie et leur clôture. Les sociologues ne dédaignent pas les «histoires de vie» qui sont pourtant d'une autre nature, puisqu'elles sont le plus souvent orales et sollicitées. La démarche est donc différente.

La lettre ordinaire, celle que nous écrivons, que nous recevons, celle qui circule depuis que l'écriture existe comme moyen de communication pour abolir la distance et souvent pour des raisons utilitaires, cette lettre-là est laissée pour compte car elle est fragment dans une série plus ou moins importante d'autres lettres que l'on n'est jamais assuré de rassembler par suite d'une conservation aléatoire et pas forcément nécessaire. Une lettre est, alors, comme une pièce de puzzle. Mais plus encore, elle est fragment d'un discours tissé à deux, trop souvent unique voix d'un dialogue oublié.

3. Georges Gusdorf, *Les Écritures du Moi*, Paris : Odile Jacob, 1990; et *Auto-bio-graphie*, Paris : Odile Jacob, 1990.

Comme tel, le document est incomplet, il est donc d'accès difficile. Il ne permet pas de rendre compte de la communication qui a existé entre les deux partenaires d'une correspondance; l'un des deux est absent, il devient l'autre qui ne peut apparaître qu'en filigrane, en négatif, par déduction si le lecteur est très attentif à ce qui a été dialogue parfois très intense. Les littéraires veulent bien se risquer dans les correspondances d'écrivains qui ont été reconstituées au fil des siècles. M^{me} de Sévigné, Voltaire, G. Sand pour ne citer qu'eux, et pourtant peu de synthèses, peu de réflexion sur leur écriture épistolaire qu'il est difficile de différencier de leur œuvre : la compétence d'expression par l'écriture s'est généralisée...Ils sont devenus des écrivains et leurs lettres ont été annexées à leur œuvre souvent comme coulisses et contexte. Ces correspondances deviennent des œuvres construites par le chercheur éditeur...

Et les autres lettres, ces millions ou milliards de lettres qui ont transité par le monde pour atteindre leur destinataire, où sont-elles? Disparues après avoir rempli leur office de jonction; certaines ont cependant survécu et nous sont données à lire. Que faisons-nous pour que ces mots écrits, il y a si longtemps parfois, se transforment en paroles vivantes? Il faut d'abord les libérer du poids du secret et des tabous qui les cantonnent dans l'obscurité de l'intime. Cette mise en lumière fait surgir de façon très épidermique chez certains le couple de mots accusateurs «voyeurisme/exhibitionisme». C'est pourtant l'effet d'une vision contemporaine de l'Intime. La loi sur le secret de la correspondance n'est pas ancienne⁴, elle date de la fin du XIX^e siècle. De tous temps la lettre a eu la tentation d'élargir son lectorat au-delà du seul destinataire. Rappelons les lettres de Cicéron *Ad familiares*, celles de Pline, ou les recueils de lettres de la fin du Moyen Age des marchands italiens ou ceux encore de la Renaissance facilités par l'imprimerie.⁵ L'invention du «tiers lecteur indiscret» n'est ni honteuse, ni condamnable. En lisant une lettre adressée à un tiers, je ne vole ni ne viole rien. Je rencontre, suivant les circonstances, un témoignage qui s'offre parce qu'il a été préservé pour rendre une lecture ultérieure possible et ma curiosité à l'égard du passé est légitime. Par ailleurs, la lettre organise son propre secret par l'implicite et l'allusif qu'elle contient; elle sait se protéger des regards indiscrets par érosion du contexte. C'est aussi ce qui rend sa

4. Michelle Perrot, «Le secret de la correspondance au XIX^e siècle», in Mireille Bossis (éd.), *L'épistolarité à travers les siècles : geste de communication et/ou geste d'écriture*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1990.

5. Raffaele Morabito, «Lettres et Livres de lettres en Italie», in *L'épistolarité à travers les siècles*, op. cit.

lecture difficile. Les éditeurs de correspondances⁶ de personnages pourtant connus, savent ce qu'il en coûte de recherches diverses pour éclairer certaines phrases énigmatiques.

Aujourd'hui, malgré ce qui est dit, ici et là, la lettre n'est pas morte, même si les «nouvelles», les informations, sont véhiculées par le téléphone, plus adapté à la communication ponctuelle. On ne dit pas les mêmes choses au téléphone ou dans une lettre; l'usage de la lettre abandonne le strictement utilitaire et se déplace sur d'autres terrains : ceux de la réflexion, de l'interrogation, de l'épanchement pour construire une image de soi avec des mots à destination d'un autre qui aura mission de la valider; c'est l'expression de soi nécessaire. La solitude qui semble régner dans nos sociétés pousse à écrire, à s'écrire pour dire le vrai de soi pour l'autre. Ce sont souvent les mêmes qui pratiquent les diverses écritures du Moi que ne sépare aucune cloison étanche. La lettre peut prendre place dans le journal intime, elle peut être fragment de journal livré à l'autre; elle peut tout aussi bien dire l'autobiographie de façon plus ou moins condensée. Les Écritures du Moi couvrant le champ d'expression de l'intime, il est très difficile de quantifier ces pratiques, qui ne sont pas toujours avouées ou révélées mais les lettres sont là, écrites à des revues, journaux — dont le courrier des lecteurs est en augmentation partout —, à des artistes, des écrivains, à des inconnus par voie d'associations qui mettent en contact épistolaire. Un énorme besoin de se dire pour témoigner de leur ego, de leur existence, fait écrire des individus pour lutter contre la solitude profonde que l'on dit se faire jour partout malgré la multiplication de la communication généralisée par des contacts superficiels et ritualisés. Comme le disait déjà G. Gusdorf, il y a bien longtemps, «la communication tue l'expression»⁷ et réciproquement. Les lettres reçues témoignent toutes d'un fantastique besoin d'expression, de recherche d'authenticité à travers les mots : «toute expression tend à obtenir la reconnaissance d'autrui⁸». C'est ce qui ressort de l'enquête menée par le sociologue Jean-Claude Kaufmann pour son dernier livre *La femme seule et le prince charmant*⁹ à partir de lettres reçues au magazine féminin *Marie Claire*.

6. Louis Le Guillou, «Épistolarité et histoire littéraire» in *L'épistolarité à travers les siècles*, op. cit.

7. Georges Gusdorf, *La parole*, Paris : PUF, 1952, p. 54, 58.

8. *Idem*.

9. Jean-Claude Kaufmann, *La femme seule et le prince charmant*, Paris : Nathan, 1999.

Avant de s'aventurer sur ce terrain incertain de la lettre, peut-être faudrait-il le baliser pour permettre une réflexion qui n'oublie aucun des éléments en jeu dans ce geste d'écriture-ce qui est trop souvent le cas par défaut d'analyse. Quand un objet est aussi complexe que la lettre, ce n'est pas le réduire que de le définir mais au contraire permettre son approfondissement, tout en le nuancant. Cela est la base même pour établir une méthodologie d'accès correcte à ce document spécifique et réductible à aucun autre dont on ne sait pas toujours quoi tirer. Certains penseront que je me répète de façon par trop scolaire, mais comment l'éviter quand on assiste au brouillage généralisé et impressionniste qui sévit trop souvent dans les sciences humaines et ailleurs¹⁰? Personne n'a à recevoir de leçon de personne, les Maîtres ont fait long feu et chacun ne s'autorise que de soi-même pour tailler et construire un objet de recherche en oubliant souvent la toujours nécessaire rigueur méthodologique qui est aussi honnêteté intellectuelle et sens du réel. Quitte à paraître aller à contre courant, je proposerai à nouveau mes balises de navigation; elles sont le résultat de 20 ans de réflexion et de pratiques diverses, dont la participation à plusieurs colloques... J'attends toujours qu'un chercheur les conteste, en trouve de plus adéquates et les applique, ce qui est plus difficile encore.¹¹

La lettre s'organise suivant 4 axes principaux, sans que l'on puisse en dissocier les éléments et leurs conséquences qui sont interdépendants; la lettre est :

* un geste qui vise à établir une communication avec l'Autre, donc une relation intersubjective pour abolir la distance et l'absence.

* un discours qui, bien qu'énoncé sur un mode individuel, est tributaire des représentations collectives conscientes et inconscientes de son époque et de l'appareil rhétorique de celle-ci.

* un objet d'écriture, un texte à lire qui appartient au domaine de la représentation et comme tel ne peut faire l'économie de l'interprétation et d'un passage par l'Imaginaire.

10. Mireille Bossis, *La lettre à la croisée de l'individuel et du social*, s.l., Kimé, 1994; et Ursin et Ernestine, op. cit.

11. On peut consulter les ouvrages suivants :

a) André Magnan (éd.) *Expériences limites de l'épistolaire : lettres d'exil, d'enfermement, de folie*, s.l., Honoré Champion, 1993;

b) Manon Brunet et Serge Caron (éd.), *Discours et pratiques de l'intime*, s.l., IQRC, 1993;

c) Geneviève Haroche-Bouzinac, *L'épistolaire* Paris : Hachette, 1995;

d) s.a., *Correspondre jadis et naguère*, s.l., CTHS, 1997;

e) Benoît Melançon, *Penser par Lettre*, Montréal : Fides, 1998.

* un document réputé vrai, témoignage que les historiens exploitent depuis longtemps sans toujours le passer au filtre d'une critique rendue nécessaire par l'avancée des sciences humaines.

Ces quatre points fondamentaux autant qu'indissociables couvrent, jusqu'à preuve du contraire, dans sa totalité, le champ de la lettre. Ils constituent la structure même de toute lettre, structure vide mais incontournable que chacun remplit à sa façon et avec des proportions différentes. La lettre est le résultat d'un processus de configuration, selon le concept élaboré par Norbert Elias, d'une mise en tension de chaînes d'interdépendances tant affectives que sociales¹². Comme telle, la lettre est un objet d'étude qui réfracte et condense notre manière d'être au monde de façon différente à chaque époque; elle est lieu de compromis pour permettre la communication et se situe à la croisée de l'individuel et du social mais tout autant de l'expression et de la communication.

La lettre est la matérialisation du geste vers un autre incarné et nommé; mais derrière cet autre, se profile l'Autre Idéal dont nous portons tous l'image en nous; cet Autre mythique qui doit combler notre attente, face auquel notre histoire individuelle s'est construite. Il partage notre solitude existentielle et atténue les frustrations du réel. La lettre oscille entre ces deux pôles : celui de l'écriture auto-référentielle qui dit le réel quotidien et celui de la fiction de soi et du monde. De dénégation de l'absence, la lettre peut glisser aisément vers celle d'un réel plus général.

Ce geste d'écriture, avec tout ce qu'il comporte d'implications affectives sous-jacentes, est premier; sans lui pas de rencontre possible, pas de lecture ni du destinataire, ni du «tiers lecteur indiscret» que nous sommes grâce aux éditions de correspondances. C'est ce geste d'écriture qui détermine la position plus ou moins adéquate de lecture avec tous les dosages possibles des 4 éléments qui structurent la lettre. Il ne faut pas confondre effets de lectures et intentions d'écriture. Umberto Eco a creusé la question de l'art de lire et de la réception de l'œuvre jusqu'aux limites du possible qui sont celles mêmes de l'interprétation avec ses ouvrages : *Lector in fabula*, et *Les limites de l'interprétation*¹³. Nous pourrions nous étonner de constater qu'aucune référence n'est faite à ce type d'écriture, comme si le texte épistolaire, la lettre n'existait pas et pourtant ce fin lettré et grand

12. Norbert Elias, *Qu'est-ce que la Sociologie?*, Paris : Pocket, coll. Agora, 1991, p. 157-160.

13. Umberto Eco, *Lector in Fabula*, Paris : Grasset, 1985; et *Les limites de l'interprétation*, Paris : Le Livre de poche, coll. Bibio/essai, 1992.

érudit qu'est Eco ne peut pas ne pas l'avoir rencontrée; est-ce l'effet de la triste confirmation que l'écriture épistolaire n'appartient pas au monde de la littérature? Et pourtant, le roman épistolaire a eu sa période de gloire avec quelques chefs d'œuvre.

Le décalage entre l'écriture et la lecture peut être important : la communication ne passe pas ou mal; le destinataire n'entend pas ce qui est dit par l'émetteur-scripteur, malgré l'anticipation de lecture que ce dernier a faite en écrivant. Les raisons de cet écart de lecture sont multiples, le lecteur peut en être responsable par absence de compétence; mais tout autant le scripteur si son expression est médiocre, s'il ne sait pas exprimer sa vision des choses; la capacité de représentation et d'expression n'est pas également répartie chez tous les individus et faire passer ses émotions dans des mots n'est pas si simple; l'inadéquation peut être flagrante. Si le «style c'est l'homme» comme l'affirmait Buffon, la platitude traduit celle de l'individu qui écrit, qui doit écrire pour des raisons de sociabilité, mais qui ne ressent pas le besoin réel de s'exprimer, il n'a pas grand chose à dire sauf à raconter et donner des nouvelles. Il faut sans doute avouer que c'est le cas le plus fréquent. Pour avoir beaucoup lu de lettres ordinaires, je peux l'affirmer. Cette lecture n'est pas pour autant fastidieuse et inutile, comme certains le pensent; elle permet de dégager les codes rhétoriques du moment avec ses lieux communs, ses stéréotypes, ses tournures, ce qui est très important pour cerner l'originalité d'un contenu et d'une époque. Je me souviens d'avoir consulté les archives de Mènie Grégoire, conservées aux Archives départementales à Tours, ces lettres reçues pendant les 10 ans de son émission sur RTL; beaucoup sont de ce type, et pourtant, au milieu de ce bavardage factuel et répétitif, parfois assez insipide mais très significatif des préoccupations de la période (après 1968), une voix se fait entendre qui crie ou pleure, lance un appel qu'il est difficile d'oublier. Une personne est là que l'on entend respirer à travers le papier. C'est ce qu'on appelle en général une «belle» lettre, celle qui provoque émotion et plaisir/douleur du lecteur qui ressent l'état produit par la représentation. Il s'agit d'un jugement de goût strictement subjectif qui diffère du jugement de connaissance. L'analyse textuelle ne rendra pas forcément compte d'une compétence d'écriture particulière; le ton de cette lettre a évoqué quelque chose en moi, a fait vibrer une attente inconnue ou une émotion oubliée. Si on considère que la lettre est toujours peu ou prou œuvre artistique, en elle-même (il suffit d'en étendre à peine la définition) on bénéficiera de la

réflexion de Hegel : «En examinant l'œuvre d'art à la lumière du sentiment, nous ne considérons pas la chose elle-même mais nous-mêmes avec nos particularités subjectives¹⁴». C'est toujours nous-mêmes que nous cherchons à retrouver dans l'autre. Le processus psychique en cause dans cette rencontre est celui de l'identification; on se met à la place de l'autre, celui qui écrit ou celui à qui l'on écrit. Les qualités propres de l'objet, de l'autre, sont escamotées autant qu'incorporées par un effet d'optique de lecture.

Ce concept d'identification est plus qu'un mécanisme psychologique parmi d'autres, il a une valeur centrale car c'est l'opération par laquelle la personnalité du sujet humain se constitue, tout au long de sa vie; il touche au narcissisme et à la formation du lien affectif à l'objet.

La lecture d'une lettre sollicite particulièrement ce phénomène et peut-être plus encore quand on est dans la position du «tiers lecteur indiscret». Ce mécanisme, fondamental dans la vie relationnelle de tous les jours, est mal exploré quand il s'agit de la lecture; quelque part, se sentir l'autre est tabou, la perte de soi est à l'horizon; il est antithétique de la recherche identitaire. L'autre doit nous servir et non pas nous envahir. Lire des lettres n'est pas innocent, c'est bien quelque part endosser la personnalité de celui qui écrit. Le texte de l'autre peut répondre à un questionnement que je porte en moi et qui n'a pas reçu de réponse. Je peux sentir obscurément les choses sans parvenir à les exprimer et brusquement la lumière va jaillir; l'autre, celui qui a écrit le texte, va dire exactement ce que moi-même je ne parviens pas à exprimer mais que je ressens. Je vais vibrer avec l'autre qui si généreusement me donne les mots que je cherchais depuis si longtemps. L'autre me libère et m'offre une image lumineuse et unifiée de moi-même; la lecture d'autobiographie ou de journal intime va dans le même sens; on se coule dans la peau de l'autre, au plus secret de ce qu'il a dit ressentir; on vit comme par procuration à travers l'autre qui n'est pas un personnage de fiction mais un être réel. En général ces lectures, souvent passionnées, sont faites, sans que l'esprit critique soit sollicité, sans que la réalité soit mise en perspective. On oublie que fondamentalement, l'écriture, en tant que représentation, contient toujours une part de fiction de soi, de l'autre et du monde. À ce propos je voudrais rappeler un exemple frappant : celui d'Alfred de Musset et de George Sand. Dans l'euphorie de la passion, ils partent à Venise, mais là plus rien ne va, ils sont malades tous les deux et

14. G.W.F. Hegel, *Introduction à l'esthétique*, Paris : Flammarion, coll. «Champs», 1997, p. 63.

ils décident de rompre; Musset rentre à Paris et laisse G. Sand à Venise; il lui écrit, elle lui répond; une correspondance passionnée s'ensuit et l'amour flambe à nouveau sur le papier.¹⁵ Lorsque G. Sand rentre à son tour à Paris, ils se revoient, mais très vite c'est à nouveau les scènes et la discorde; ils ne se reconnaissent plus; pendant le temps d'absence, chacun avait construit une image de l'autre idéal; la confrontation au réel ruine le rêve; ils étaient pourtant de bonne foi l'un et l'autre. L'échange épistolaire peut grandement favoriser ces constructions fondées sur le rêve de l'idéal et l'identification à l'autre par un immense besoin d'amour pour se sentir exister. La lettre devient alors un instrument à piéger l'amour...Elle devient source de fiction bien qu'il n'y ait pas, à l'origine, de projet d'écriture. Le roman *Lettres en liberté conditionnelle*¹⁶ est exemplaire d'un tel fonctionnement contre lequel une mise en garde est nécessaire; on l'adresse systématiquement aux personnes qui souhaitent écrire à des détenus dans le cadre de l'association caritative du Courrier de Bovet; ce qui n'empêche pas le processus de la lettre d'amour de s'enclencher et de donner lieu à des épisodes malheureux quand le détenu recouvre sa liberté et avec elle le contact avec le réel quotidien. Les tentations et expériences de ce type sont nombreuses et mériteraient d'être étudiées plus précisément; ce qui n'est pas fait car c'est ressenti comme largement tabou. Comment expliquer en effet que certaines personnes ne puissent écrire qu'à des prisonniers? Est-ce le fantasme du «prisonnier de la tour»? Et quel est le facteur déterminant : l'activité d'écriture ou celle de lecture de la lettre, qui arrive de prison et active la pulsion d'écriture? Bien sûr, on comprendra que la prison soit un lieu tout à fait privilégié pour générer l'écriture de la lettre et plus généralement toutes les Écritures du Moi; c'est le seul lieu de liberté pour un détenu et il amplifie toutes les caractéristiques de la lettre.¹⁷ Certains écrivent là qui n'écriront plus jamais dehors.

La pulsion d'écriture épistolaire est bien réelle et pas seulement activée par la prison; pour certains ce désir de recevoir des lettres et d'y répondre est quasi obsessionnel; est-ce une façon de s'identifier au désir de l'autre, ou supposé tel? Les anecdotes ne manqueraient pas pour illustrer toutes ces interrogations mais en l'absence de corpus précis, il serait hasardeux de répondre. Contentons-nous d'affirmer que la lettre de

15. *Lettres d'amour Sand-Musset*, présentées par F. Sagan, Paris : Ed. Hermann, 1985.

16. Mireille Bonnelle – Alain Caillol, (*sic.*), s.l., Manya, 1990.

17. *Expériences limites de l'épistolaire*, ..., op. cit.

prison est métaphorique, à des degrés divers, de toutes lettres en tant que demande d'amour.

On ne peut clore un exposé aussi général et peut-être trop allusif. Seule la confrontation avec le réel d'une correspondance le validera ou non. Par ailleurs il n'est pas certain que l'on puisse pousser la réflexion théorique plus avant. Du particulier au général, du précaire à l'éternel, la lettre est bien l'espace de liberté où tout peut s'inscrire des aspirations de chacun suivant un protocole et une structure unique. L'éventail de lecture est largement ouvert, il dépend de chaque lecteur et de son contexte de lecture ainsi que de ses compétences. La «belle» lettre, qui n'appartient pas forcément aux Belles Lettres, bien qu'épinglée comme un papillon dans les anthologies, est un miroir trompeur; c'est la résultante complexe d'un effet de lecture souvent éphémère qui amassivement convoqué l'affectivité, parfois au détriment de la raison, plus qu'un effet recherché de l'Art épistolaire qui varie avec chaque époque.

Mireille Bossis
Docteur ès Lettres,
chercheur indépendant,
Paris.